

Desvarennnes, quo les femmes la voyaient venir avec plaisir, quo oïque son père ne leur fût pas sympathique. Herzog, malgré la caution de Cayrol, n'avait jamais obtenu les bonnes grâces de la patronne. Celle-ci trouvait qu'il "marquait mal", et, d'instinct, elle se défiait de lui.

Un jour une nouvelle se répandit dans le monde financier, qui surprit bien des gens. Mademoiselle Herzog s'était présentée aux examens de l'Hôtel de Ville et venait d'obtenir le brevet de capacité. On s'accorda généralement à trouver la démarche de Suzanne assez ridicule. A quoi bon tant de connaissances pour une jeune fille destinée à avoir une grosse dot, à ne jamais connaître le besoin ? Il y avait là une affectation de simplicité, une pose, suivant l'expression de Savinien, qui prêtait à rire. La patronne, elle, trouva très intéressante la tentative de Suzanne. Elle avait de l'estime pour les travailleurs. Et plus on était riche, plus elle trouvait nécessaire qu'on travaillât. Herzog avait laissé faire et laissait dire.

Le printemps était venu, et, avec les beaux jours, la santé de Micheline ne s'était pas rétablie. Elle ne souffrait pas, mais une sorte de langueur l'envahissait. Des journées entières se passaient sans qu'elle descendît de sa chaise longue. Très affectueuse pour sa mère, redevenue vraiment ce qu'elle était autrefois, elle semblait avoir à cœur de lui rendre la tendresse dont elle l'avait privée pendant les premiers temps de son mariage.

Jamais elle ne faisait une observation à Serge sur l'emploi de son temps. Et pourtant elle voyait bien peu : tout juste à l'heure de repas. Elle écrivait toutes les semaines à Pierre qui s'était enterré dans ses mines. Et chaque fois qu'elle venait de faire partir une lettre, sa mère la trouvait plus abattue et plus pâle.

Un jour, la patronne, se rendant pour affaires à Saint-Cloud, traversait vers quatre heures le Bois de Boulogne. Son cocher avait pris, pour n'être pas arrêté dans sa course, les allées détournées. Il se dirigeait vers Bagatelle. Madame Desvarennnes, saisie par l'exquise senteur des taillis, avait baissé les glaces de son coupé et penchait la tête à la portière. Elle songeait tristement, se laissant aller au mouvement moelleux de la voiture, regardant sans voir les massifs qui défilaient de chaque côté de la route. Un tonneau d'arrosage arrêta la course de son cheval, à la hauteur de la villa qui était anciennement habitée par le secrétaire général de la préfecture de la Seine.

Et comme madame Desvarennnes sortait son buste pour voir ce qui faisait obstacle à la marche de la voiture, elle resta stupéfaite. Au détour d'un sentier, elle venait de reconnaître Serge se promenant avec une femme au bras. Elle poussa une sourde exclamation. Le couple se retourna et, apercevant cette tête pâle dont les yeux étincelaient, il fit un mouvement en arrière pour se dérober. En un instant madame Desvarennnes sauta sur le chemin.

Les deux coupables fuyaient rapidement par le sentier. Sans souci du qu'en dira-t-on, aiguillonnée par une colère furieuse, la patronne les suivit, s'efforçant de les rejoindre. C'était la femme surtout, soigneusement voilée, qu'elle voulait saisir et voir. Elle devinait Jeanne. Mais, éperdue, la femme courait, rapide comme une biche, se dirigeant vers une allée latérale. Essoufflée, madame Desvarennnes dut s'arrêter. Elle entendit le claquement sec d'une portière se refermant, et un coupé de grande remise, qui attendait au débouché du sentier, passa devant elle, emportant les deux compagnons vers la ville.

La patronne resta un moment hésitante. Puis, prenant sa résolution, elle dit à son cocher :

— A la maison

Et, abandonnant son affaire, laissant derrière elle Saint-Cloud, elle arriva rue Saint-Dominique quelques instants seulement après le prince.

D'un élan, sans entrer dans ses bureaux, sans ôter son chapeau et son manteau, elle monta chez Serge. Sans hésiter, elle entra dans le fumoir.

Panine était là. Visiblement il attendait. En voyant madame Desvarennnes, il se leva et, avec un sourire :

— On voit que vous êtes chez vous, dit-il d'un ton ironique, vous entrez sans frapper.

La patronne fit un geste brusque :

— Pas de phrases ! dit-elle, le moment serait mal choisi. Pourquoi vous êtes-vous sauvé tout à l'heure en me voyant ?

— Vous avez de si singuliers façons d'aborder les gens, répondit-il légèrement. Vous arriviez comme une charge de cavalerie ! La personne avec laquelle je causais a eu peur. Elle a tourné les talons : je l'ai suivie.

— Elle faisait donc mal, pour avoir eu peur ? Elle me connaît donc ?

— Qui ne vous connaît ? Vous êtes presque célèbre... à la halle !

Madame Desvarennnes ne releva pas l'injure, mais, faisant un pas vers Serge elle dit :

— Quelle est cette femme ?

— Est-ce que vous voulez que je vous la présente ? fit le prince tranquillement. C'est une de mes compatriotes, une Polonaise...

— Vous mentez ! cria madame Desvarennnes, incapable de se contenir plus longtemps. Vous mentez impudemment !

Et elle allait ajouter : "Cette femme c'était Jeanne !" Mais un reste de prudence arrêta la phrase sur ses lèvres : elle se tut.

Serge avait pâli :

— Vous vous oubliez étrangement, madame, dit-il d'une voix altérée.

— C'est depuis un an que je m'oublie et non maintenant ! C'est quand j'étais faible que je m'oubliais ! reprit la patronne avec violence. Tant que Micheline était entre vous et moi, je n'osais ni parler ni agir. Mais puisque, après avoir ruiné ma fille, vous la délaissez, je cesse tout ménagement. Du reste, aujourd'hui, pour la mettre de mon parti, je n'ai qu'un mot à prononcer...

— Eh bien ! prononcez-le donc ! Elle est là : je vais l'appeler !

Madame Desvarennnes, en cet instant suprême, sentit un doute la ressaisir. Si Micheline, dans son aveuglement, allait ne pas la croire, et donner encore une fois raison à son mari ? Elle fit un mouvement pour arrêter Serge.

— La crainte de la tuer par cette révélation ne vous arrêterait pas ! dit elle avec une amertume profonde. Quel homme êtes-vous donc pour avoir si peu de cœur et si peu de conscience ?

Panine se mit à rire.

— Vous voyez ce que valent vos menaces, dit-il, et le cas que j'en fais. Epargnez-les moi donc à l'avenir. Vous me demandez quel homme je suis. Je vais vous l'apprendre. Je suis un homme peu patient, qui n'aime pas qu'on entrave sa liberté, qui entend rester maître chez lui. Tenez-vous le pour dit, s'il vous plaît, et agissez en conséquence !

Madame Desvarennnes bondit à ces paroles. Sa fureur, tombée devant la crainte de sa fille, lui remonta plus brouillante au cerveau :

— Ah ! c'est ainsi ? s'écria-t-elle. Vous voulez toute votre liberté ? Je le conçois ! Vous en faites un si bel usage ! Vous n'admettez pas les observations ! C'est plus commode, en effet ! Vous prétendez être le maître chez vous ?... Chez vous ! Mais en vérité, qu'est-ce que vous êtes donc ici, pour prendre de tels airs vis-à-vis de moi ? A peine plus qu'un domestique ! Un mari à mes gages !

Serge, les yeux flamboyants, fit un mouvement terrible. Il voulut parler ; ses lèvres tremblantes ne purent articuler aucun son. Du geste il montra la porte à madame Desvarennnes. Celle-ci regarda résolument le prince, et avec une énergie que rien désormais ne devait plus faire fléchir :

— Vous m'avez bravés ! Vous avez affaire à moi ! Bonjour !

Et sortant avec autant de calme qu'elle avait de colère en entrant, elle descendit dans les bureaux.

Dans le cabinet de Maréchal, Cayrol était assis, causant avec le secrétaire de la patronne. Il lui racontait les soucis de lui donnait la témérité d'Herzog. Maréchal ne l'encourageait